

Une fourche à quatre dents qui n'a plus que trois dents !

Expliquons tout d'abord une situation peu banale. Dans le langage paysan, tout au moins en celui que l'on a pu connaître, un trident est une fourche non à trois dents comme la logique le commanderait, mais à quatre dents ! C'est en fait une fourche à fumier. Lequel ne peut être « travaillé » avec une fourche à trois dents qui laisserait échapper entre les fourchons la précieuse matière, le bument en terme d'autrefois, letame en italien.

La fourche à quatre dents, soit donc le trident, est d'un usage journalier dans nos campagnes, puisque qu'il s'agit chaque jour de faire la litière, comme on dit, c'est-à-dire retirer les excréments de vaches dans la raie, de la bouse mélangée avec de la paille, et ensuite charger et transporter cette odorante marchandise sur le tas de fumier. On parle naturellement là d'anciennes époques, tandis que le fumier de nos jours se voit éliminé grâce à un tapis roulant.

La fourche que l'on a connue...

Auguste, il avait toujours préféré le fumier aux foins. C'était moins pénible. On faisait ça à l'automne ou au printemps, entre saison, alors que l'excitation de l'été n'apparaissait pas encore ou qu'elle s'était depuis longtemps calmée. On épanchait à la machine sur les plats, mais encore à la main sur une partie du domaine qui était très en pente. En dessus des prés de Vers chez Jean Goy, par exemple, On avait fait des tas en montant face à la pente ou en y descendant. Mais pour épancher, oui, on le faisait à la main. Et là c'était le beau moment. On y allait à pied, la fourche sur l'épaule. On défaisait les tas. Et c'était plus beau encore quand il faisait beau, un peu moins par ces temps glacés où tes mains souffrent sur le manche de l'outil. Et que dire alors quand la pluie parfois se transforme en neige, des flocons énormes à te mouiller en cinq minutes à peine. Et tu la vois, ta veste de tissu bleu, elle te donne maintenant froid aux épaules. Alors on rentrait à la maison. Mais par grand soleil, quel bonheur. Quand c'est le printemps, tu marches sur les vieilles herbes entre lesquelles déjà toute une nouvelle végétation s'apprête à se développer, crocus et primevère, et déjà des populages là où c'est mouillant, où prend naissance, justement, la source de la fontaine de vers l'église. Tu sens cette odeur de fumier qui se répand sur les prairies de ce village, de tous les coins où l'on fait pareil à ici où l'on y répand du fumier. Tu vois les corbeaux s'abattre sur les champs pour trier dans ce que tu épanches. Le monde vit. Et toi aussi, tu vis. Et tu vis à ton rythme, tu travaille à ta convenance, c'est-à-dire bien. C'est surtout là ton plaisir. La précipitation ne t'intéresse pas. Faire les choses bien, qu'elles soient accomplies. Et il y a du soleil, il y a l'église, les autres paysans, l'air qu'on respire en même temps que les émanations du fumier, la grande montagne qui veille et te protège elle aussi. Tu sais que là sont tes champs que tu connais, dont tu appréhende même chacune

des particularités topographiques, plats, et puis dans le coin, ce raidillon qui remonte, et puis au milieu comme un replat, et puis ça recommence pour arriver enfin à la forêt. On s'y tient à peine par endroit, tant c'est en pente. Tu en connais chaque bosse, tu sais chaque aspect de ton petit domaine. Tu as vu le village sous tous les angles de chacun de ces champs, avec l'église et son clocher, le lac plus loin et toujours cette dent dans le fond qui domine. Tu vis dans ce coin et par ce coin, non pas que le reste soit sans importance, mais c'est Dieu qui t'a planté ici, alors tu y demeures. Pas plus malheureux qu'ailleurs, pas plus heureux non plus. On s'y est fait.

Tu épanches, Auguste. Tu secoues ta fourche d'un mouvement du poignet pour étaler et affiner le fumier. Prend à ton tas, divise, lance, écrase, fait du bon boulot, frappe, frappe encore des mottes trop sèches. Il se dissoudra mieux en terre s'il est fin. Dans un mois on ne le verra plus, disparu comme par miracle. Et ce sera bientôt alors l'heure des foins.

Qu'il soit là, il s'en rendait compte, c'est à quoi il avait toujours aspiré. Bien sûr, pour qu'il sente mieux encore sa terre, il aurait fallu qu'il soit pieds nus, et que véritablement, le pied, il touche le sol et en sente les ondes bienfaisantes. Il n'avait pas pu s'y habituer comme d'autres l'avaient fait. Il y avait surtout ces plantes qui ont des tiges trop rudes et qui vous blessent les pieds. La vie en plus est assez difficile sans qu'on se la complique encore avec des originalités. Mais ce sentiment de possession est-il bon, ce fait de vouloir posséder est-il sain ? Alors il regarde les autres gens, Auguste, il regarde les Brûlées, il regarde les Grands Billards et il se rend compte finalement que ces terrains-là, même s'ils ne lui appartiennent pas sur le papier, sont à lui quand même. Et il les aime. Il les aime comme il aime tout le vallon, d'un bout à l'autre. Et que c'est le sien, véritablement. Et qu'il croit que personne ne l'aura jamais aimé autant que lui. Personne !

Il va près de la forêt et se met sous des érables sycomores d'une grandeur inaccoutumée et au tronc épais et écaillé. Il les trouve si extraordinaires que parfois il s'en approche pour mettre sa main sur les écailles. Et il marche dans les feuilles mortes.

Et il se dit : on le tient, l'univers, on n'a rien à espérer de mieux, qu'à comprendre les arbres, qu'à être au cœur de la nature.

Alors il se remémorait les feux qu'on faisait dans les bois, le thé qu'on cuisait dans la gamelle, les bêtes que l'on allait rapercher à l'automne quand l'on pratiquait encore ce que l'on appelle les pâtures en commun. Il en avait des choses à dire et à évoquer, Auguste. Trop. Et c'est ainsi, tout plein d'images d'autrefois, qu'il repartait contre le village, la fourche sur l'épaule.



La Vallée de Joux par Samuel Aubert, photo Max F. Chiffelle, 1949, au-dessus de L'Orient. Là aussi l'usage du trident est nécessaire.

Ce trident et de manière toute évidente, était aussi l'outil indispensable dans tous les chalets. Il servait plusieurs fois par jour durant les quatre mois que durait la saison d'alpage. Le manche en était poli. On l'avait remplacé dans certains cas par une grosse branche de noisetier écorcée. On n'allait quand même pas jeter un fer de fourche qui n'avait que dix ans et qui restait en bon état. Le manche, on l'avait cassé par inadvertance en allant mener le fumier sur le pâturage avec le tombereau. Il avait été mal planté dans la masse du fumier, avait glissé sur l'avant et l'une des deux roues de l'engin lui avait passé dessus. Des choses comme ça. Ce n'était pas trop grave, du moment que l'on avait du bois à disposition. Le soir déjà la fourche, le trident, avait son nouveau manche. Et celui-là, il devait durer plusieurs décennies. Une fourche d'utilité journalière certes, mais presque devenue objet d'art avec son manche dont le bois irrégulier avait été lustré par toutes ces mains de berger, en général de grosses mains, qui l'avaient tenu.

On sait voir la beauté des objets, à l'alpage.

Mais une fois par contre, la fourche avait perdu l'une de ses dents. Disons que celle-ci s'était cassée par le milieu. Alors la fourche cette fois-ci avait été perdue, mais non le manche que l'on avait récupéré pour une nouvelle fourche. Et ce fer de fourche cassé, qu'allait-on en faire, hein ? Telle est l'épineuse question. Tout au moins pour celui qui se penche à distance sur le problème. Tandis que pour le berger la chose est simple, ce fer de fourche, il lui fera rejoindre un grand trou

qu'il y a à proximité du chalet et dans lequel on jette tout ce qui n'a plus usage. Ce trou, ici, il est immense, il est si grand même que l'on ne pourrait jamais le combler, puisque des environs du chalet où il prend naissance, il vous permettrait sans jamais remonter d'un mètre d'aller jusqu'au lac de Neuchâtel. Histoire de plaisanter, il va sans dire. Et que trouve-t-on dans ce grand trou ? Bonne question ! Un peu de tout ce qui ne servait plus dans le chalet. Des fourchettes ou des cuillères cassées, des bols ou des tasses en miettes, de vieilles godasses en cuir, des bottes en caoutchouc qui mettront longtemps à se décomposer, si même elles le pourront. De vieux fers de tous genres comme celui de cette malheureusement fourche à quatre dent et qui en a perdu une. Des sommiers métalliques que pour finir l'on ne servait plus, des engins dont les pieds, saloperie va, sont à te taper dans les tibias quand tu les charries. Et bien entendu la vieille cuisinière qui avait fini par être toute percée. Les cercles ne sont pas loin.



Le trident dont on parle...

On ne trouverait pas par contre une vieille chaudière en cuivre. Celle-ci restera à jamais précieuse. Elle fut l'âme du chalet. Et ainsi toutes on les garde ou on les vend ou on retravaille le cuivre, allez savoir, mais en aucun cas on ne les jette.

Voilà donc le sort au chalet de tout ce qui ne peut plus servir et que l'on n'a pas monté au galetas, considérant que vraiment tout ce matériel était vraiment fichu, irrécupérable, alors que la meilleure volonté du monde n'y pourrait plus rien.

Ici c'est ce grand trou. Les choses s'y sont enfoncées dans une terre molle, car l'endroit est un peu mouillant. Les fers ne disparaissent, repris par la nature, qu'après ces siècles où la rouille aura bien fait son travail. Les cuirs des vieilles godasses auront péri plus vite. La cuisinière de même que les fers, mettra un temps infini à se désagréger. Dans tous les cas la nature reprendra le tout, mais il faut être patient. Ici est aussi le témoignage de tous ce que l'on pouvait servir dans un chalet, mis à part donc la chaudière et naturellement les objets de bois qui, après un long usage et dont l'ensemble ne tenait plus, ont simplement été brûlés.



Ici le trident ne constitue pas l'un des attributs majeurs du chalet. Il est simplement posé contre le mur extérieur de l'écurie, entre le premier personnage de gauche et le second.

Il en existe bien d'autres, de ces ruclons d'alpage, de ces décharges sauvages. Bien souvent ce sont des laisines qui les accueillent, ou des emposieux. Cela constitue une honte pour nos jours plus policés. D'aucuns, amateurs de cavités, en arrivent à les nettoyer. Et ils ont raison. Et on ne peut qu'avoir de la reconnaissance pour ce genre de nettoyage. Ce n'était pas une époque très glorieuses où l'on procédait à ces rejets illicites. Encore qu'en ce temps-là ils ne l'étaient pas. La nature était généreuse qui accueillait tout ce dont vous n'aviez

plus besoin, en plus de ces « petits » objets, une vieille bossette sous un sapin, à distance le tombereau que l'on avait remplacé par l'épandeuse à fumier. Certains ont même eut monté de vieilles machines agricoles pour les laisser trainer de la même manière dans un coin ou sous un sapin. L'ordre dans le milieu, ne fut pas toujours le critère numéro un. Et personne, en fait ne s'intéressait à votre chenit. Ce n'est que d'aujourd'hui que l'on vous suit à la trace et que pour une peccadille on vous envoie un rapport. Un rapport qui n'a été justifié souvent que par dénonciation. Les renards rôdent, veillent et rapportent. Ils existeront toujours. Ils font sans doute le bien mais le procédé est douteux.

Voilà donc où nous a conduit la simple contemplation d'une fourche à quatre dents, dont un fourchon, on ne sait la manière, a été cassé par le milieu !